

Stéphane ROUGEOT

Visions

Le Sabir Numérique

Du même auteur

Romans

Les Ailes Ardentes
Blanche Allogène *4 tomes*
Chamaneries
Un Chant sur la Magie Infuse
La Convergence des Alizés
D'Échéance
De Joie et de Sérénité

Le Dos Fin apprend à nager
Omine
Le Parfum du Sommeil
Le Revers de l'Âme
Scam Masters
Urgences Ascenseurs *2 tomes*
Le Vol du Siècle

Recueils

À la Vôtre
Anatomie d'une Enfance Ravagée
Le Dos Fin
Mémoires d'Autracie
Les Mites et les Jambes
Nouvelles Actuelles
Nouvelles d'Ailleurs

Nouvelles Dérangeantes
Nouvelles Étranges
Nouvelles Inspirations
Tel est Féérique
Urgences Ascenseurs, J'Écoute ?
Visions

Théâtre

Brave Magot
Ce Soir c'est la Fin du Monde
Déjà Vu
De Toit à Moi
En Grève
Éperdue et perdue
FarNIET!
N'attendons Pas que le Ciel Nous
Tombe Sur la Tête

Ne pas Appuyer sur le Bouton
La Nuit des Cambrioleurs
Panique sur la Liste
Saynètes à la dérive
Saynètes et Sans Bavures
Les SOUSperhéros se rebiffent
Le Tort Ment *2 tomes*
Un Truc en Plus

Séries

GoldenBra *4 épisodes*
ÉtrAnge Gardien *3 épisodes*
Jeu de Loi *3 épisodes*

Des Justes *1 épisode*
Les SOUSperhéros *1 épisode*

Lucide

La journée est belle et ensoleillée. Bien qu'avril n'en soit encore qu'à la moitié, les premières chaleurs commencent déjà à envahir la salle d'attente, surtout l'après-midi quand les volets ne suffisent plus à garder la fraîcheur que la nuit a pourtant su imposer à l'intérieur des bâtiments.

Le centre d'Alger étouffe souvent d'humidité. Comme les prix dans le quartier Audin sont assez élevés – quoi de plus évident au milieu de la capitale – le cabinet est très petit. À peine une pièce exigüe pour les consultations, et une autre minuscule où patientent les clients.

Assise sur ma chaise, les bras croisés, dans le coin en face de la porte d'entrée, je suis appuyée sur le dossier qui grince à chacun de mes mouvements.

Trois des cinq sièges sont occupés. Un coup d'œil sur l'agenda me confirme que l'on n'attend plus personne d'autre jusqu'à la fermeture. Le cahier fatigué, un téléphone d'un âge oublié et un stylo bille capricieux constituent l'essentiel de mes outils de travail. Je suis en charge de la prise de rendez-vous ainsi que de l'accueil des personnes.

Christine, la patronne, s'occupe elle-même de l'encaissement une fois la séance terminée. Christine. Je me suis toujours demandé pourquoi les chrétiens donnaient ce genre de nom à leurs enfants. Finalement, après réflexion, on utilise bien Ramadan, Islam ou Mohammed, comme patronyme, nous autres. Une question de culture, sans doute. Mais s'appeler Christine dans un pays officiellement musulman, c'est quand même un sacré pari ! Surtout qu'elle n'est pas vraiment portée sur la religion.

L'homme qui me fait face semble s'impatisser. Je le devine à sa transpiration de plus en plus abondante. Histoire de lui montrer ma compassion, je lui adresse un sourire poli. Il ne me regarde pas. J'imagine qu'il n'apprécie pas l'absence de foulard sur ma tête. Qu'importe, je fais ce que je veux, autant que lui. Cela fait partie des privilèges accordés à chaque citoyen.

Christine ouvre la porte de la salle de consultation et laisse passer une femme âgée en la remerciant. Cette dernière, visiblement perturbée, tente malgré tout de paraître naturelle, pourtant elle sort sans demander son reste.

Le client devant moi se lève. Comme personne ne prétend remettre en question le fait que c'est bien son tour, je décide de ne pas vérifier. Après tout, s'ils s'autogèrent, pourquoi devrais-je me fatiguer ? Je n'ai déjà pas besoin de ça pour ressentir une lassitude confondante, conséquence de la chaleur et de l'humidité qui nous accablent.

Lorsque la porte est refermée sur les deux personnes, j'inspire profondément, espérant capter quelques parcelles d'air plus frais qui permettrait à mes poumons de moins

chauffer. Comment les deux femmes qui restent maintenant ici font-elles pour supporter un voile plaqué contre leur tête, ainsi que de longues robes couvrant jusqu'à leurs poignets et leurs pieds ? D'ailleurs, les baskets qu'elles arborent toutes les deux – des Nike bleu turquoise pour l'une, et des Adidas immaculées pour l'autre – paraissent anachroniques par leur éclat et leur propreté.

Le battant du « bureau » de Christine s'ouvre brutalement. L'individu, le regard affolé surgit, marque une hésitation en passant devant moi, puis s'enfuit presque en courant, par la sortie, sous trois paires d'yeux partagés entre l'inquiétude et la perplexité.

Comme je ne vois pas l'intérieur du cabinet depuis ma chaise, et que rien ne semble se passer, je décide de me lever et de m'approcher pour savoir si ma patronne va bien, car ce n'est pas dans ses habitudes de laisser un client partir, surtout si rapidement après le début d'une séance. Outre ma place, je suis également attachée à elle et une crainte grandit progressivement au fond de moi.

Je ne suis pas femme à céder à la panique, même s'il arrive quelque chose d'effroyable. Voir la blonde étendue sur le sol, dans la pénombre, comme en proie à une crise d'épilepsie – ou quoi que ce soit d'approchant vu que j'ignore ce que c'est exactement – me fait bien évidemment réagir, mais sans pour autant perdre mes moyens.

Les yeux grands ouverts et fixes, elle laisse échapper des murmures. Je m'agenouille à ses côtés, et tente de l'asseoir contre le mur. Je parviens à lui relever la tête bien qu'elle résiste. Il me faut approcher mon oreille de sa bouche afin de percevoir quelques mots.

Elle fait allusion à la mort, la maladie et quelque chose que je comprends comme « c'est pas ça ». Difficile, même en sachant qu'elle a des visions de l'avenir, de connaître avec précision ses desseins.

Si Christine tente de provoquer des flashes sur le futur de ses clients afin de satisfaire leur curiosité contre monnaie sonnante et trébuchante, elle ne parvient que rarement à avoir des informations claires qui se révéleront exactes. Par contre, lorsque des images lui viennent spontanément, elles se sont toujours montrées véridiques, pour autant que l'on a pu le vérifier.

Je suis étonnée que l'avenir d'un inconnu puisse la retourner à ce point. Elle est en effet totalement chamboulée, et je dois lui faire boire un peu d'eau — elle garde une bouteille à cet usage, car parfois ses transes l'assèchent, surtout par ces chaleurs — pour qu'elle recouvre un tant soit peu ses esprits.

J'ouvre en grand la fenêtre ainsi que les volets, jetant une lumière que je trouve bienvenue comme une renaissance sur un mobilier aussi spartiate que suffisant. Elle se protège les yeux d'une main fébrile.

— Quoi ? Qu'est-ce que... Ah, c'est toi, Cyrine !

Je m'applique pour mettre le plus de douceur possible dans ma voix, afin de dissimuler mon inquiétude. Je choisis mes mots avec soin, même si je ne maîtrise pas sa langue à la perfection.

— Que s'est-il passé ? Il t'a violentée ? Je dois appeler la police ? Ou bien un médecin ?

Elle secoue la tête. Ses paupières se ferment, mais je sens qu'elle vit à nouveau les instants perturbants qui ont provoqué son état, aussi elle les rouvre rapidement, cherchant ce que je devine comme un réconfort.

— Je... C'est pas ce que je voulais... Je... J'ai vu...

Je préfère la laisser continuer, trouver ses mots et ses idées à son rythme plutôt que l'accabler de questions qui la contraindraient à se triturer encore plus des méninges qui doivent être dans un état lamentable.

— C'était moi... C'était moi !

Il semblerait donc, si je comprends bien, qu'en provoquant une vision au sujet de son client, Christine se soit retrouvée face à des images qui la concernent, elle, directement. Inutile d'être Einstein ou Stephen Hawking pour le deviner. Maintenant, reste à savoir ce qu'elle a bien pu voir qui... Mais n'a-t-elle pas parlé de mort ? Il y a de quoi retourner la tête des plus stables si elle a effectivement vu sa propre fin.

L'islam – et également le christianisme, pour autant que je sache – n'est pas très proche des sciences occultes. L'avenir appartient au Seigneur, autrement nommé Allah par ici, et quiconque tente de le connaître s'imprègne de péché. Cependant, la culture algérienne n'étant pas religieuse depuis très longtemps comparée à la globalité de son histoire, les cabinets de voyants ne sont pas si rares, et tolérés, du moins par ceux qui ne fréquentent pas les mosquées trop régulièrement.

— T'as vu... T'as vu ta mort ?

Elle agite la tête de haut en bas, la gorge certainement trop nouée pour acquiescer d'une autre manière.

Je constate qu'elle fronce les sourcils en remarquant la porte toujours ouverte. Je me lève donc pour la fermer, et ainsi conserver un semblant d'intimité à son trouble. Inutile de mettre ses autres clients dans la confiance, ce qui serait plutôt mauvais pour les affaires.

Elle ne peut malheureusement pas compter sur ses visions « à 100 % authentiques », car elles ne sont pas assez nombreuses, et surtout elles ne concernent généralement pas les gens qui viennent nous rendre visite. Sa réputation est donc aléatoire, en fonction des résultats plus ou moins convaincants qu'elle parvient à obtenir au travers de séances forcées et parfois feintes.

Le regard paniqué qu'elle pose sur moi me glace les sangs. Malgré une curiosité morbide – c'est le cas de le dire – qui me consume littéralement, je ne peux me résoudre à lui demander de me raconter tous les détails. Cela me permettrait d'adapter mon discours pour la calmer, mais cette excuse s'échappe de mon esprit comme une fumée en plein vent du nord.

— Je... Je voulais savoir si ce monsieur allait guérir de ses migraines récurrentes, comme il a demandé. J'ai... J'ai eu peur de voir sa mort à lui, mais... Mais c'était bien la mienne... La mienne !

— Quand... ? Comment... ?

Je regrette aussitôt d'avoir laissé ces deux mots s'évader de mon esprit. Non seulement je n'ai pas à savoir, mais en plus, ça ne va l'aider en rien, elle.

— Je peux pas continuer... Je...

Évidemment, elle a raison. Je vais devoir renvoyer les deux autres clientes chez elles, en me confondant en excuses, et en promettant de leur faire une ristourne la prochaine fois qu'elles viendront.

— Je peux plus faire ça ! C'est trop dur de... De savoir ce qui va me... Comment je vais...

Elle serait en train d'envisager de fermer le cabinet ? Outre mon avenir à moi, que je pensais enfin stabilisé, je m'inquiète pour elle. Après avoir quitté sa France natale il y a bientôt six années pour rejoindre le kabyle qui allait devenir son mari, elle est finalement tombée enceinte. Malheureusement, le père a rapidement été muté dans le sud du pays, où il n'a pas tardé à prendre une seconde épouse. Christine, voyant là une trahison, a fini par se résoudre à divorcer, n'ayant pas la force d'accepter la situation. Son fils, qui a aujourd'hui quatre ans, est le centre de toutes ses attentions. Sans une source de revenus à peu près fixes, comment va-t-elle s'en sortir ?

— C'est pour bientôt ? Ça va être violent ?

Elle fouille dans ses souvenirs en haussant les épaules.

— J'en sais rien. C'est vague. Une maladie... Un cancer, je crois... Oui, c'est ça : un cancer du col de l'utérus... Pourtant j'ai plus aucun rapport depuis que... Mais il y a peut-être aucun lien. Il va se généraliser à une vitesse foudroyante...

Je commence à comprendre pourquoi elle est tellement bouleversée. Si ça se trouve, la maladie est déjà là ? Impossible pour elle de confier son rejeton à celui qui

l'a aidée à le concevoir, tellement elle a été déçue et l'a rejeté de sa vie. Quelle autre solution s'offre à elle, dans ce cas ? Tout d'abord s'assurer de son état de santé en se faisant faire un bilan complet. Bon, complet, c'est peut-être pas nécessaire, car ça risque de coûter cher. Mais au moins concernant la région de... Enfin, de là où ça doit se déclencher.

Mettre en doute la fatalité de sa vision revient à renier son don, ce que je ne peux me permettre. Il me faut donc accepter l'idée qu'elle a raison et qu'elle va donc disparaître à plus ou moins longue échéance d'un mal incurable.

— Prends-moi un rendez-vous à l'hôpital dès que possible, s'il te plaît !

Voilà une sage décision. Pour l'heure, je ne peux me résoudre à l'abandonner, ne serait-ce que pour aller dans la pièce contigüe. Je la rassure avec un sourire.

— Entendu, je vais le faire. Vaudrait mieux que tu te reposes, maintenant. Je vais renvoyer les clients qui restent, d'accord ?

Ses yeux me supplient, nouant mon estomac. Je lui prends la main. Elle est toute froide. Il faut que je la frotte un peu pour la réchauffer.

— Heureusement que t'es là, Cyrine. Je sais pas ce que je ferais sans toi !

Ce n'est que renvoi d'ascenseur. Elle m'a donné un travail salvateur pour ma situation personnelle à moi, c'est le moins que je puisse faire de l'aider autant que je peux. Sans compter que même en une année, j'ai eu le temps de

noyer avec elle des liens amicaux qui se renforcent constamment. Peut-être qu'au fond de moi, j'espère qu'un jour elle puisse m'apprendre un petit morceau de mon avenir qui me rassurerait ? Je ne peux écarter cette hypothèse, mais en même temps je ne peux me résoudre à ce que ça soit la seule raison.

— Dis pas de bêtise : c'est moi qui sais pas ce que je ferais sans toi !

En effet, j'étais à la limite du désespoir avant de la rencontrer, et je sentais que j'étais proche de faire des bêtises – sombrer dans l'illégalité, voire partir sans papier dans un pays étranger – afin d'améliorer un tant soit peu ma condition. Le chômage et la pauvreté étaient mon lot quotidien. Sans personne vers qui me tourner, je commençais à envisager des solutions extrêmes que j'ai vite été contente d'écarter une fois engagée ici.

— J'ai peur, Cyrine... J'ai tellement peur de ce qui va m'arriver...

La larme qui quitte le coin de son œil puis glisse sur sa joue fait l'effet d'une grenade dans ma poitrine. Je ne supporte pas de la savoir dans cet état. Je sens monter moi aussi le liquide salé qui vient troubler ma vue. Afin de lui cacher mon émotion, je serre sa tête contre ma poitrine et prends une profonde inspiration. Peine perdue, un sanglot me secoue la cage thoracique, et c'est elle qui me rassure.

— T'inquiète pas, je prendrai des dispositions en ce qui te concerne.

C'est tout elle, ça. Agir pour les autres alors qu'elle est peut-être à l'article de la mort. J'ai envie de frapper. De cogner très fort. Autant pour me défouler, et faire sortir

toute la haine que la situation peut provoquer en moi, que pour asséner un choc retentissant sur celui – ou celle – qui est en est la cause.

Réalisant alors que si Allah ne fait rien, qu'il accepte cet état de fait, c'est forcément la meilleure chose pour tout le monde, je parviens à maîtriser mon sentiment d'impuissance. Accepter ce qui nous arrive permet de mieux l'affronter. Mais je persiste à penser qu'il s'agit là d'une grande injustice. Moi qui n'ai ni enfant ni personne qui tient à moi, ne serais-je pas une meilleure candidate ? S'il y avait un moyen pour intervertir nos rôles, je le ferais sans hésiter une seule seconde.

Comme si elle avait deviné mes pensées, Christine se redresse et me regarde, avec une moue que je pourrais presque prendre pour un sourire compatissant.

— Après avoir renvoyé les clients, tu me ramènes chez moi, d'accord ?

J'acquiesce. Si c'est tout ce que je peux faire pour elle, alors je dois m'y plier avec la plus élémentaire des volontés.

Alors que je me lève, elle me serre la main, montrant qu'elle apprécie plus que je ne l'imagine mes bonnes actions à son encontre.

*

Depuis maintenant une semaine que Christine a vu sa propre mort, elle reste cloîtrée dans son petit logement, au premier étage d'une maisonnette engoncée entre deux boutiques sur une rue très passante de la banlieue proche d'Alger.

Cependant, je lui rends visite chaque jour. Impossible pour moi de l'abandonner. D'une part parce que sans elle je n'ai plus d'emploi, et donc rien d'autre à faire, et d'autre part, car je ne peux la laisser seule dans un tel état.

Dès le lendemain de la vision, elle m'a accueillie avec un grand sourire, contrastant avec le fond de son être, du moins tel que je l'imagine. Elle n'a pu s'empêcher de prendre soin de moi, et de mon avenir. Elle l'a fait en contactant plusieurs hommes de sa connaissance, jusqu'à en trouver un qui accepte sa proposition. Elle a tout bonnement refusé de me donner les détails, préférant me laisser la surprise quand le moment viendrait.

Et hier soir, j'ai été contactée par quelqu'un me faisant officiellement une proposition de mariage ferme, et sans condition. Il s'est présenté comme un homme d'affaires possédant trois garages et une boutique de pièces détachées pour automobiles, prouvant par là qu'il constitue un bon parti. La nouvelle était inespérée pour moi, et je n'ai pu trouver le moindre prétexte pour refuser.

Je suis donc toute guillerette, aujourd'hui, lorsque je frappe à la porte de l'appartement de Christine, ayant déjà préparé maintes fois la manière dont je vais lui présenter ma situation.

Aucun bruit. D'habitude, j'entends ses pas, ainsi que les talons de ses pantoufles qui frottent sur le carrelage.

Je renouvelle mon signal. Toujours rien. En insistant, je finis par percevoir de légers murmures, provoquant une inquiétude qui me rappelle la panique de la semaine passée.

Le battant n'offre aucune résistance une fois que j'ai tourné la poignée. Maintenant, plus rien ne s'oppose à ce

que je pousse ma première réaction jusqu'au bout, et que je trouve mon amie, quel que soit son état.

Les volets n'ont pas dû être ouverts depuis ce matin. Connaissant dorénavant la disposition des pièces, je me dirige tout droit vers la chambre, où j'imagine qu'elle doit toujours être.

Ma joie a fait place à un protectionnisme maternel dont je ne me serais jamais sentie capable. Si d'ordinaire c'est plutôt elle qui s'occupe de moi, je conçois comme légitime de retourner la situation en ces heures difficiles.

Elle est assise dans son lit, la tête entre les mains, et les coudes sur les genoux.

— Christine ? Ça va ?

Si elle allait vraiment bien, je n'aurais pas été contrainte à entrer sans invitation, c'est évident. Ma question était plutôt de savoir à quel point elle ne va pas bien.

Lorsqu'elle monte vers moi un visage livide – que je distingue nettement malgré la pénombre – je comprends qu'il est encore arrivé quelque chose. Pourtant, le premier bilan que je l'ai contrainte à réaliser n'a pas montré le moindre signe inquiétant quant à son état de santé.

— Ah, Cyrine... Pas vraiment, non...

Hésitant à tirer les rideaux, j'opte finalement pour un rapprochement, et viens m'asseoir sur le lit. Elle me prend les mains et penche la tête sur le côté.